LOTTE ET SØREN HAMMER

Le prix à payer

roman traduit du danois
par Michèle Lamothe Nielsen



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur l'indlandsis groenlandais, une délégation emmenée par la ministre danoise de l'Environnement et la chancelière allemande, venue constater les conséquences du réchauffement climatique, découvre le cadavre d'une jeune femme libéré par la fonte des glaces. La victime est agenouillée, les chevilles et les poignets attachés. Comment est-elle arrivée jusqu'ici ? Pourquoi l'assassin l'a-t-il forcée à prendre cette position avant de l'étouffer en lui mettant la tête dans un sac plastique ?

Le chef de la brigade criminelle de Copenhague, Konrad Simonsen, est dépêché sur les lieux. Les circonstances du crime, qui remonte à plus de vingt-cinq ans, lui rappellent une affaire survenue quelques années plus tôt. Un homme avait été rapidement appréhendé. Il s'était donné la mort peu après son arrestation et l'affaire avait été classée. Or cet homme ne peut avoir commis les deux crimes. Simonsen a donc poussé un innocent au suicide, tandis que le véritable meurtrier court toujours. Qui sait combien de victimes il a pu faire tout au long de ces années ?

Dans cette seconde enquête de Konrad Simonsen et de son équipe, Lotte et Søren Hammer mêlent les rebondissements multiples d'une intrigue haletante à la vie fourmillante d'une équipe de police. Confrontant leur héros aux conséquences de ses fautes, ils livrent un polar glacé et grinçant.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LOTTE ET SØREN HAMMER

Lotte et Søren Hammer sont frère et soeur. Après Morte la bête *(Actes noirs, 2011),* Le Prix à payer *est le deuxième volet des enquêtes de Konrad Simonsen et de son équipe.*

DES MÊMES AUTEURS

MORTE LA BÊTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 60.

Photographie de couverture : © Chris Anthony

Titre original :
Alting har sin pris
Editeur original :
Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag A/S, Copenhague
© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen / Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag A/S, 2010
publié avec l'accord de Gyldendal Group Agency

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00822-2

LOTTE ET SØREN HAMMER

Le Prix à payer

roman traduit du danois
par Michèle Lamothe Nielsen

ACTES SUD

PROLOGUE

Il y a toujours un prix à payer.

Et la chancelière allemande, le regard porté bien au-delà du fjord, songeait au prix que l'humanité allait devoir payer pour avoir, des décennies durant, exploité abusivement les ressources naturelles de la planète. La première facture allait sans doute devoir être payée ici, dans la baie de Disko au Groenland, et d'autres factures suivraient.

La ministre danoise de l'Environnement et le journaliste chargé de les interviewer avaient machinalement suivi son regard. La vue était impressionnante, des blocs de glace de toutes tailles se balançaient paresseusement dans l'eau bleue et en face d'eux le glacier, tel un mur blanc déchiré, reflétait le soleil d'été, obligeant les spectateurs à plisser les yeux. Par moments, un iceberg s'en détachait, et ce difficile enfantement s'accompagnait d'un craquement sourd qui fendait la limpidité de l'air et dont l'écho se répercutait à l'infini dans la large baie.

N'ayant pas obtenu de réponse à sa dernière question, le journaliste se racla la gorge. Mais comprenant que la chancelière n'était pas disposée à lui répondre, il s'adressa en anglais à la ministre danoise :

— Pourquoi faut-il venir au Groenland pour comprendre les conséquences du réchauffement climatique ? Qu'est-ce que les décideurs de la planète peuvent apprendre lors d'un tel voyage qu'ils ne seraient pas en mesure de saisir en restant chez eux ?

Tout en réfléchissant, la ministre lui adressa un sourire bienveillant. Il était clair que l'expression *décideurs de la planète* ne s'adressait pas à elle mais uniquement à son invitée,

ce qui paraissait logique mais rendait la réponse délicate. Elle connaissait bien l'argument, car après la visite qu'elle avait organisée deux mois auparavant pour un petit groupe de sénateurs américains, l'opposition de son pays l'avait aussi accusée de faire du tourisme climatique. Et d'une certaine manière, il était exact que la chancelière n'avait pas besoin de franchir les quatre mille kilomètres qui séparaient Berlin d'Ilulissat pour prendre conscience de la fonte des glaces. Il suffisait, pour comprendre le phénomène, de regarder les photos-satellite du pôle Nord, ou en l'occurrence celles du pôle Sud, qui faisait l'actualité, et de les comparer à celles prises dix ans plus tôt. La question essentielle était de savoir comment renverser la tendance – ou du moins limiter les dégâts –, mais ni l'observation du glacier ni celle des données satellitaires ne permettraient de le dire.

La chancelière tourna la tête et observa la ministre avec un sourire malicieux, visiblement aussi curieuse que le journaliste d'entendre sa réponse. Celle-ci songea un instant qu'il s'agissait peut-être d'un jeu convenu entre ses deux interlocuteurs allemands et cette idée vaguement paranoïaque lui donna des bouffées de chaleur. Elle voulut ouvrir la fermeture Eclair de son anorak. Elle avait l'impression de passer un examen devant son invitée, qui, outre le fait de représenter quatre-vingt-trois millions de citoyens, était aussi docteur en chimie quantique.

La fermeture Eclair se coinça à deux reprises, ce qui lui laissa le temps de réfléchir à sa réponse. Puis elle dit avec une grande honnêteté :

— Rien.

— Mais alors, pourquoi sommes-nous ici ?

Elle pensa un instant évoquer le sort des quatre mille pêcheurs et chasseurs groenlandais dont le mode de vie millénaire était détruit par des hausses de température deux fois plus élevées que dans le reste du monde. Mais la conférence sur le climat qu'elle allait présider était une rencontre internationale et elle jugea qu'il serait inopportun de mettre en avant un argument de cette nature. Elle opta donc pour une autre explication :

— Parce que les décideurs politiques sont aussi des êtres humains, et qu'aucun d'entre eux ne pourra oublier ce qu'il a vu ici.

Le journaliste marqua son approbation, et la chancelière fit un large sourire ; tous deux étaient visiblement satisfaits de sa réponse. La ministre se dit que leur réaction laissait présager une atmosphère plus propice aux échanges politiques et qu'elle allait enfin pouvoir engager la discussion avec sa partenaire, qui se dirigeait maintenant vers les hélicoptères qui les attendaient. Il était essentiel qu'elle puisse bénéficier de son soutien lors de la conférence internationale sur le climat qui allait se tenir dans deux ans à Copenhague. Jusqu'à présent, la chancelière avait semblé plus intéressée par l'expérience qu'elle vivait que par de classiques discussions politiques. Elle avait parlé avec le glaciologue qui faisait partie de sa délégation, laissant à la ministre danoise de l'Environnement peu d'occasions d'échanger avec elle.

L'espoir qu'elle nourrissait fut cependant déçu par les faits, car une fois dans l'hélicoptère, la chancelière choisit de poursuivre le dialogue avec le scientifique et, lorsque l'appareil se mit à survoler l'inlandsis, tous deux s'engagèrent dans une conversation scientifique des plus animées que la ministre danoise, peu aidée par une connaissance scolaire de la langue allemande, eut du mal à suivre. Sentant la fatigue arriver, cette dernière dut se pincer le bras pour ne pas s'endormir. La vue des étendues glacées qui se déroulaient sous ses yeux était d'une désespérante uniformité et son voisin sommeillait déjà, émettant par moments de légers grognements. Elle songea un instant à le pousser du coude pour le faire taire, mais y renonça et plongea la main dans son sac pour y prendre un magazine qu'elle se mit à lire sans enthousiasme particulier, avant de s'assoupir elle aussi.

Une heure plus tard environ, elle fut brusquement sortie de son sommeil par les cris du glaciologue qui s'agitait en faisant de grands gestes. La chancelière s'était levée de son siège et montrait d'un signe énergique l'immensité glacée qui se profilait derrière la vitre, puis elle demanda que l'hélicoptère fasse demi-tour. Quelques instants s'écoulèrent, et son souhait fut exaucé.

1

Clignant des yeux, le commissaire divisionnaire Konrad Simonsen leva son regard vers le soleil bas, tout proche de la ligne d'horizon qui traversait l'immensité polaire. Là-bas, tout là-bas, là où le ciel et les glaces semblaient ne plus faire qu'un, l'univers prenait des nuances de vert et de bleu pastel, comme si la nature voulait suggérer que loin, très loin d'ici, existaient des lieux plus cléments. Ce n'était pas un lieu pour finir sa vie ! Ça n'avait pas de sens de se faire assassiner dans un endroit pareil. Il essaya de refouler cette idée, tant elle était absurde. De toute façon, ça ne pouvait plus changer grand-chose pour elle. Il resta un instant à contempler l'ombre étirée devant lui, puis se tourna de nouveau vers le soleil brumeux, dont les rayons semblaient plus refroidir l'atmosphère que la réchauffer, et se sentit soudain mal à l'aise. Au lieu de le voir errer dans la voûte céleste d'un mouvement si monotone qu'il était impossible de distinguer le jour de la nuit, on devrait pouvoir compter sur un soleil qui se lève le matin et se couche le soir. Faisant une vaine tentative pour chasser la fatigue qui s'était emparée de lui, il écarquilla les yeux et se tourna face au vent. Il n'avait pas dû dormir beaucoup plus de trois heures depuis la veille, et il lui semblait irréel qu'un nouveau jour ait déjà commencé. Il passa les paumes de ses mains sur son visage et savoura un instant la douceur de l'obscurité. Avant que tout soit fini, avait-elle pensé aux fleurs printanières, à la douceur des plages de sable blanc ou aux feux de la Saint-Jean ? Sans doute pas. Et pourtant il y avait quelque chose de blessant dans le fait de devoir ainsi mourir au milieu de nulle part, dans l'immensité de l'univers, en

ces lieux où les êtres vivants n'avaient pas leur place. D'une certaine manière, son assassin l'avait tuée deux fois.

Il regarda sa montre et constata que, selon l'heure danoise, il était sept heures et demie, mais il n'avait aucune idée de l'heure qu'il pouvait être ici, au Groenland. Il bâilla à gorge déployée et sentit qu'il était au bord de l'épuisement. Ce matin, il avait oublié de prendre ses comprimés, ou plutôt, inutile de se le cacher, il avait *une fois encore* oublié de les prendre, et les conséquences commençaient à se faire sentir. L'envie de fumer cette cigarette interdite le rongeait. Fumer juste une petite clope, ou même une simple bouffée, histoire de chasser un instant cette satanée fatigue. D'un geste familier, il passa la main sur sa poitrine pour s'assurer que les cigarettes étaient bien dans sa poche intérieure, et décida stoïquement d'attendre quelques minutes avant de réaliser son projet, afin de pouvoir apprécier pleinement ce moment privilégié. L'année précédente, à moins que ça ne fasse déjà deux ans, il avait appris qu'il était diabétique. La maladie, ainsi qu'un entourage inquiet, l'avaient contraint à modifier ses habitudes.

En proie à une angoisse inconnue, il regarda à nouveau sa montre. Elle indiquait toujours la même heure et ne lui était donc d'aucune aide. Il se tourna vers l'homme qui l'accompagnait et lui demanda :

— Vous avez l'heure ?

Le policier groenlandais jeta un coup d'œil rapide en direction du soleil et répondit d'un ton bref :

— Il est 3 heures passées.

L'homme ne s'embarrassait pas de mots superflus, mais l'attente de ses réponses n'en était que plus pénible. Il s'appelait Trond Egede, c'était à peu près tout ce que Konrad Simonsen savait de lui. Il envisagea d'aller s'asseoir dans l'avion pour essayer de dormir un peu pendant que les techniciens terminaient leur travail. A l'aller, en provenance de Nuuk, il avait maudit le siège dur et inconfortable de l'avion. A présent, il lui semblait presque accueillant. Dormir un peu, ce serait mieux que rien, et puis ça n'avait pas de sens de rester là aux côtés d'un collègue muet à scruter quatre individus qui n'allaient sûrement pas travailler plus vite parce qu'on les observait. Evidemment, il risquait de froisser son taciturne partenaire s'il l'abandonnait ainsi et il

était convaincu qu'une bonne collaboration avec la police de Nuuk revêtirait une importance cruciale pour la suite des événements. Il aurait aussi pu passer outre aux règles et rejoindre les techniciens, car il était peu probable que sa présence pollue le lieu du crime, mais il prenait tout de même le risque d'être chassé, ce qui serait humiliant et marquerait clairement son manque de professionnalisme. La conclusion s'imposait donc, aussi claire que désolante : il ne devait pas bouger.

N'ayant rien de mieux à faire, il essaya d'engager la conversation.

— Comment pouvez-vous affirmer qu'il est 3 heures simplement en regardant le soleil ? Vous n'avez, comment dire, aucun point de repère, puisque l'horizon se limite au désert de glace qui nous entoure.

L'homme retira avec difficulté un de ses gants et tira son bracelet-montre. Il remit ensuite son gant puis indiqua :

— Il est trois heures et treize minutes.

— Vous aviez donc raison.

— Oui.

— Juste en regardant le soleil, et sans avoir aucun point de référence.

— Oui.

Konrad Simonsen renonça à poursuivre la discussion et concentra ses efforts sur la mise à l'heure de sa montre. Ça faisait passer le temps. Puis soudain, un doute désagréable le saisit, un doute sournois auquel il n'aurait pas dû attacher d'importance, mais qui était pourtant bien présent. Exactement comme l'angoisse de tout à l'heure.

— Vous voulez dire 3 heures de l'après-midi ?

Il s'était efforcé de prononcer ces mots d'un ton neutre, mais il avait bien conscience que sa question traduisait une certaine agitation. Le Groenlandais se retourna et le regarda d'un air interrogatif avant de répondre :

— Oui, de l'après-midi. Est-ce que vous souffrez de troubles nycthéméraux ?

— J'ignorais qu'il y avait un terme pour ça. Mais effectivement, j'ai eu un instant d'hésitation.

— C'est vrai qu'il y a de quoi être perturbé.

Konrad Simonsen approuva de la tête et se détendit. Il plongea la main dans sa poche d'où il ressortit son paquet

de cigarettes et, refoulant loin de lui tout avertissement, alluma une cigarette et inhala la fumée avec avidité. Puis il retomba dans le silence qui s'était à nouveau emparé de l'endroit. Lorsqu'il eut fini sa cigarette, il se pencha pour l'éteindre précautionneusement dans le sol glacé, puis remit le mégot dans sa poche. Le Groenlandais l'observait avec intérêt. Il essaya de reprendre la conversation :

— Dites-moi, vous venez souvent ici ?

Le visage de l'homme se plissa sous l'effet du rire, le faisant ressembler à un petit diable. Konrad Simonsen ne put s'empêcher de sourire.

— C'est aussi ce que pensait votre collègue, dont j'ai oublié le nom.

Au lieu de montrer l'avion, il fit un signe de tête dans sa direction.

— Arne Pedersen. Il s'appelle Arne Pedersen.

— Ah oui, c'est vrai. Eh bien, il s'imaginait comme vous que je venais faire un petit tour ici de temps en temps. Quatre cents kilomètres à l'aller, une bonne promenade dans les alentours et puis on rentre à la maison avec les joues fraîches et roses.

L'ironie de l'homme n'était pas méchante, il avait dit ça sur un ton joyeux.

— D'accord, j'ai compris. Vous n'êtes jamais venu ici auparavant.

— Ah, ce n'est pas tout à fait exact, puisque j'étais là hier, mais sinon, ce n'est pas un endroit où j'ai l'habitude de venir. Que viendrais-je y faire ?

Tous deux acquiescèrent d'un mouvement de tête. Konrad Simonsen craignit un instant que la conversation ne s'arrête là, mais l'homme reprit :

— Arne Pedersen m'a dit que, par principe, vous ne souhaitiez pas discuter d'une affaire avant d'avoir vu le corps.

— Par principe… c'est un bien grand mot. Il n'est pas question d'être trop rigide, mais j'avoue que je préfère attendre, si vous êtes d'accord. Il y a toutefois un ou deux points que nous pouvons aborder dès maintenant. Je ne vous cacherai pas que j'ai été mis sur l'affaire très précipitamment.

L'homme l'interrompit d'un sourire :

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. Arne Pedersen m'a dit que vous étiez sur le point de partir en vacances

vers une destination aux cieux plus cléments que celle où vous avez atterri.

Il rit de nouveau.

Konrad Simonsen le trouvait de plus en plus sympathique.

— Merci de me rappeler que j'étais en route pour Punta Cana – au cas où vous ne seriez pas un as en géographie, je précise que c'est en République dominicaine – où j'étais censé paresser sous les palmiers en compagnie de mon amie. Ensuite, nous devions d'ailleurs embarquer sur le *Legend of the Seas* avec Royal Carribean.

— Je vous en prie !

— Quoi qu'il en soit, personne n'a eu le temps de m'expliquer ce qui s'est passé hier, mais il est possible que mes interlocuteurs ne l'aient pas su eux-mêmes. Est-ce vraiment la chancelière allemande qui a trouvé le corps de la défunte ?

— Non, ce n'est pas elle, mais un de ses proches collaborateurs, un glaciologue. C'est lui qui a aperçu le corps en premier et qui l'a montré à la chancelière.

— Vous étiez avec eux dans l'hélicoptère à ce moment-là ?

— Non, mais un de ceux qui les accompagnaient m'a raconté l'histoire. En fait, il y avait trois hélicoptères de la compagnie Air Greenlands, des Sikorsky S-61. Vous connaissez ces avions rouges légendaires que l'on appelle Sea King ?

Konrad Simonsen ne voyait pas du tout ce qu'il voulait dire, mais jugea que la moindre des politesses était de répondre par l'affirmative, quitte à faire un petit mensonge :

— Oui, ils sont impressionnants.

— Vous avez raison, c'est aussi mon avis. Donc, la chancelière allemande et la ministre danoise de l'Environnement, accompagnées de leurs proches collaborateurs, volaient dans le premier hélicoptère, le personnel de sécurité et les autres collaborateurs allemands étaient dans le deuxième et les journalistes suivaient dans le dernier. L'itinéraire prévu devait les amener à tracer presque un cercle sur la calotte glaciaire, d'Ilulissat dans la baie de Disko jusqu'à Nuuk au sud. De là, les participants devaient terminer le voyage à bord d'un avion de ligne, les uns à destination de Copenhague et les autres de Berlin. Elle, je veux dire la chancelière, avait insisté pour survoler l'intérieur de la zone, convaincue à tort que la fonte des glaces y était

plus marquée. Tel étant son souhait, personne n'avait voulu la contredire.

— Mais qu'est-ce qu'il y a à voir ?

— Rien d'intéressant. Lorsque, au bout de deux minutes de survol, vous avez vu la première nappe d'eau, et elles sont légion dans le fjord d'Ilulissat, ça n'a pas grand sens de vouloir en examiner cent. D'ailleurs, ces nappes d'eau se raréfient au fur et à mesure que l'on pénètre à l'intérieur des étendues recouvertes par les glaces, et comme vous pouvez le constater vous-même, il n'y a pas grand-chose d'autre à contempler ici.

Konrad Simonsen lui répondit avec diplomatie :

— L'endroit est fascinant, mais peut-être un peu uniforme.

— Ça, c'est sûr. La chancelière estima pourtant que le tour était des plus intéressants, et le glaciologue était bien entendu de son avis. Il était assis à côté d'elle et il lui donna des explications tout au long du voyage, ce qui eut d'ailleurs le don d'irriter la ministre de l'Environnement.

— Elle ne voulait pas voir l'inlandsis ?

— Eh bien, non ! Sans doute voulait-elle parler politique. J'ai eu l'occasion d'échanger avec l'un des deux représentants du gouvernement autonome présents, et celui-ci m'a avoué qu'ils avaient trouvé la situation assez comique et avaient même par moments ri sous cape. Personne n'avait imaginé que la chancelière prendrait son rôle d'élève à ce point au sérieux. Quelque temps auparavant, la ministre de l'Environnement avait, dans un cadre similaire, reçu une délégation américaine composée de sénateurs et d'autres personnalités politiques. La visite avait alors pris une tout autre tournure, les Américains se considérant pratiquement en voyage d'agrément. L'un d'eux avait même demandé s'il pourrait abattre un renne ! Il plaisantait sans doute, mais ça avait suscité l'indignation de la presse locale. Et comme vous pouvez l'imaginer, aucun d'entre eux n'avait souhaité prolonger le survol de la calotte glaciaire plus que nécessaire.

Konrad Simonsen le remit sur les rails :

— Mais la chancelière, elle, avait souhaité faire ce survol.

— Oui, comme je vous le disais. L'hélicoptère vola aussi bas que possible, et les passagers étaient munis d'une paire

de jumelles, qu'ils avaient tous reposées au bout d'une demi-heure de vol, à l'exception de la chancelière et du glaciologue. Ma source m'a indiqué que les Danois somnolaient tandis que les Allemands travaillaient devant leur ordinateur.

Il sourit, et Konrad Simonsen lança :

— Ça ressemble à une parfaite répartition du travail ! Que s'est-il passé ensuite ?

— En fait, pas grand-chose, du moins pendant la première heure. Je ne connais pas la vitesse de vol exacte d'un tel hélicoptère, mais il a dû s'écouler entre une heure et une heure et demie. La chancelière suivait son cours sur le climat et les autres vaquaient à leurs occupations. Jusqu'au moment où le glaciologue et la chancelière, venant de découvrir le cadavre, se mirent à crier et à s'agiter en faisant de grands gestes.

Après de vagues discussions, le pilote fit demi-tour pour retrouver l'endroit qu'ils avaient identifié. C'est l'endroit où nous nous trouvons maintenant.

— Se sont-ils posés ?

— Non, le pilote avait maintenu l'hélicoptère en vol stationnaire pendant une minute ou deux pour pouvoir noter les coordonnées du lieu. Une âme prévoyante, considérant à juste titre que ça risquait de nuire à l'esprit de l'Agenda sur le climat, eut suffisamment de présence d'esprit pour éloigner par radio l'hélicoptère des journalistes, évitant ainsi que la presse internationale puisse prendre de trop bonnes photos. Comme vous savez, le crime se vend mieux que le réchauffement climatique. Mais la diversion ne réussit pas totalement ; l'histoire fuita dès que le groupe eût atteint Nuuk, et quelques photos prises par l'hélicoptère de la sécurité civile sont déjà en circulation. La nouvelle fait la une de tous les journaux du continent. Le *Bild Zeitung* titre « La chancelière Sherlock Holmes », et l'éditorial du *Times* « La chancelière trouve une jeune fille assassinée ». Je ne cite ici que ceux dont je me souviens, mais les journaux danois en ont aussi fait leurs gros titres, et depuis hier soir, CNN, considérant qu'il s'agissait d'un scoop, traite l'affaire dans la rubrique *Breaking news* et y consacre des éditions spéciales. Souhaitez-vous plus de détails ?

— Non, mon Dieu, ça me suffit largement.

— Votre collègue, dont j'ai encore oublié le nom, avait raison, il m'a dit que vous risquiez de ne pas apprécier. Vous n'aimez pas la presse ?

— Si vous pensez au concept de presse et au rôle que celle-ci joue dans la société, si bien sûr. Cela étant, je ne voue pas un amour particulier aux chroniqueurs judiciaires.

— C'est pourtant grâce à la presse que vous êtes devenu célèbre.

— Célèbre ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne suis pas célèbre.

— Connu en tout cas.

— Arrêtez de plaisanter ! Je ne suis ni célèbre ni connu.

Konrad Simonsen frappa légèrement la glace pour souligner ses propos, son pied glissa et il faillit tomber à la renverse.

— Bon, si vous voulez. Mais dans ce cas, vous avez dû vous rendre très impopulaire en Allemagne pour que la chancelière vous envoie au pôle Nord au lieu de vous laisser prendre vos vacances sous le soleil des Caraïbes.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie !

— Comme vous voulez. De toute manière, les gens célèbres ont toujours raison.

Bizarrement, Konrad Simonsen ne trouvait pas si désagréable le fait de devoir subir ses plaisanteries. C'était peut-être parce que, depuis qu'il avait délié sa langue, le petit homme était devenu extrêmement aimable. Il devait bien reconnaître qu'il en tirait une certaine fierté.

— Taisez-vous !

Ils restèrent un moment silencieux. Konrad Simonsen évitait de regarder l'homme, persuadé que celui-ci était en train de rire. De légers gloussements le trahirent.

— Si je comprends bien, vous avez vu le corps ?

— Oui, hier, comme je vous l'ai dit. Nous avons dû vérifier le lieu, mais je me suis contenté de l'observer et d'établir un périmètre de sécurité.

Il fit un signe de tête en direction de l'endroit où se trouvaient les techniciens. Des piquets en fer fixés dans la glace, reliés entre eux par la classique bande de signalisation rouge et blanche, formaient un cercle irrégulier autour du cadavre.

— Ça m'a pris une demi-heure. La glace est dure comme de la pierre, et il faut bien avouer que la démarche est

superfétatoire, mais j'ai reçu des ordres clairs me demandant de circonscrire le lieu du crime.

— Est-elle groenlandaise ?

Son air enjoué le quitta soudain, et la réponse tomba, abrupte :

— Pourquoi cette question ? Cela fait-il une différence ?

— En ce qui concerne la gravité du crime, ça n'en fait aucune. Mais ça peut être très important pour désigner la juridiction compétente et définir la chaîne de compétences. Par ailleurs, j'imagine mal en quoi je pourrais être utile si la victime était née ici et appartenait à un milieu dont j'ignore tout.

— Non, elle n'est pas d'ici, elle est danoise. En ce qui concerne la juridiction, vous n'avez pas de souci à vous faire, vous pouvez vous considérer comme étant en charge de l'enquête. Toutes les parties sont d'accord sur ce point.

— Toutes les parties ? Je pensais qu'il n'y en avait que deux.

— Non, il y en a trois, et comme je vous l'ai dit, elles sont d'accord.

— Les Américains ?

— Je croyais que vous vouliez d'abord voir le corps.

— Oui, c'est exact, et avec un peu de chance, ça devrait être bientôt possible, car on dirait qu'ils ont terminé la première phase. D'un geste quasi automatique, Konrad Simonsen saisit à nouveau son paquet de cigarettes. Il se disait que sa vie ressemblait fort à ce qu'elle avait été jusqu'à présent. La seule différence, au fond, c'était qu'il devait se faire des reproches en permanence, tout en sachant que ça ne le rendait pas pour autant plus sain. Un sentiment de mauvaise conscience s'empara de lui et il remit le paquet dans sa poche. Au bout de quelques instants, une technicienne danoise s'approcha d'eux. Marchant avec grand embarras, elle paraissait faire attention à chacun de ses pas. Konrad Simonsen ne la connaissait pas.

— Nous avons pratiquement terminé. Si vous voulez réveiller Arne Pedersen, je crois que c'est le moment. Mais faites attention, c'est très glissant là-bas.

Elle montra le lieu du crime. Trond Egede fit un signe de tête poli, indiquant qu'il allait faire attention, mais Konrad Simonsen ignora sa remarque.

2

La femme ensevelie dans la glace était agenouillée, comme si elle s'était trouvée dans une baignoire. Elle était à moitié nue, seulement vêtue d'un slip et d'un tee-shirt déchiré devant et découvrant ses seins nus. Elle avait les chevilles attachées avec du Gaffer et ses poignets étaient liés à ses cuisses, également avec du ruban adhésif. Ses cheveux noirs, milongs, pendaient dans son dos. Un sac en plastique recouvrait sa tête et était serré autour de son cou avec un nœud. Au travers du plastique, on apercevait sa bouche béante et grotesque peinturlurée de rouge à lèvres et ses yeux écarquillés qui laissaient deviner une mort atroce. Elle avait un corps athlétique et paraissait ne pas avoir plus de vingt-cinq ans. Autour d'elle, la glace fondait lentement, et seuls ses genoux et ses pieds demeuraient pris dans la calotte glaciaire. Ses vêtements étaient posés à droite du corps : un pantalon, un anorak et un bonnet en tricot, fait avec goût dans des nuances de bleu, lilas et vert. Un sentiment de malaise envahit Konrad Simonsen.

Les trois hommes prirent leur temps. Arne Pedersen et Konrad Simonsen firent lentement le tour de la fosse pour observer le cadavre, le visage de la jeune femme se trouvant pratiquement au niveau de leurs pieds. Le policier groenlandais resta debout, comme s'il ne voulait pas rompre le silence, de peur de perturber la concentration de ses collègues. La technicienne était revenue, mais ses collègues étaient restés dans l'avion pour se réchauffer. Elle se tenait deux pas derrière eux, gelée. Elle finit par perdre patience et leur demanda :

— Puis-je vous aider en quoi que ce soit ? Sinon, je vais retourner boire un café dans l'avion avant de remonter le corps.

La question s'adressait à Konrad Simonsen, qui avait l'air étrangement absent. Arne Pedersen lui répondit donc :

— Cette fosse est-elle une cavité naturelle ?

— D'après mon collègue groenlandais, non.

— Vous voulez dire que quelqu'un l'a creusée dans la glace ?

— D'après mon collègue groenlandais, oui.

— Pourquoi a-t-elle fondu ?

La femme eut un air hésitant.

— Je ne sais pas, je pense que c'est à cause du réchauffement climatique.

— Mais pourquoi précisément là où elle se trouve ?

Elle écarta les bras et haussa les épaules. Trond Egede répondit à sa place :

— Il y a un certain nombre de nappes d'eau dans la région, mais le phénomène n'est pas fréquent. Ici, en effet, la glace a tendance à gagner du terrain alors qu'elle fond près des côtes. Il n'y a donc pas de raison particulière qui permette d'expliquer pourquoi le corps se trouve dans une flaque d'eau, ce doit être le fait du hasard. En ce qui concerne le fait de savoir si la fosse a été sculptée dans la glace, vous pouvez considérer que son collègue groenlandais a raison. C'est aussi mon collègue, et je peux vous assurer qu'il est spécialiste en la matière.

La technicienne approuva d'un signe de tête et ajouta :

— Tout à fait.

Konrad Simonsen la renvoya à l'avion en ignorant le regard étonné d'Arne Pedersen et la question qui s'ensuivit :

— Pourquoi l'avoir admonestée, Simon ? Il n'y avait pas de raison, et puis je n'avais pas fini.

N'obtenant pas de réponse de son chef, Arne Pedersen essaya de trouver la raison ailleurs. Il regarda le cadavre et dit :

— Il faut dire que tout ça est horrible. De plus, j'ignore où nous devons commencer et ce que nous allons trouver. La seule question de savoir comment elle a pu arriver ici dépasse mon imagination. A des centaines de kilomètres de la première zone habitée, ou, comme on dit, au milieu de nulle part. Ça ressemble au mystère de la chambre close, mais c'est aussi tout son contraire ; je veux dire qu'il s'agit d'un espace beaucoup trop ouvert.

— Je connais son identité et je sais comment elle est arrivée ici.

Arne Pedersen se tourna d'un air étonné vers Trond Egede.

— Et c'est maintenant que vous le dites ?

— Je pensais que vous ne souhaitiez pas avoir plus d'informations avant de l'avoir vue.

— C'est mon chef qui a de telles grilles d'analyse. Personnellement, je préfère connaître les faits dès que possible, mais vous ne pouviez pas le savoir. Je vous écoute.

Konrad Simonsen leva la main pour les interrompre.

— Pas tout de suite, j'ai besoin d'un peu de temps.

Arne Pedersen n'essaya même pas de cacher son inquiétude :

— Il se passe quelque chose, Simon ?

— J'ai juste besoin d'une minute de tranquillité, dis-je. Ça ne devrait pas être difficile à comprendre.

D'autres auraient renoncé, mais ce n'était pas le genre d'Arne Pedersen.

Il ignora l'intonation de son chef et dit d'un air assuré :

— Non, ce n'est pas difficile à comprendre. Ce n'est pas non plus difficile de réaliser que je voudrais savoir si tu as un problème. Est-ce le cas ?

Konrad Simonsen devait être réaliste. Il était clair que la comtesse ou peut-être Anna Mia, sa fille, ou bien les deux, avaient dû évoquer ses problèmes de santé derrière son dos. La comtesse faisait partie de ses plus proches collaborateurs. Elle s'appelait Nathalie von Rosen, mais tous l'appelaient comtesse ; tous, à l'exception de sa fille, qui insistait pour l'appeler par son vrai nom. Peut-être était-elle aussi sa compagne, mais il n'arrivait pas à en être sûr, ou plutôt tous deux avaient quelques hésitations à ce sujet.

Bien sûr, il ne devait pas se formaliser si ses proches laissaient échapper des informations sur son état de santé. Lors de ses dernières visites chez le médecin, notamment la semaine précédente, celui-ci ne s'était d'ailleurs pas montré spécialement optimiste.

— Oui, je ne vais pas bien, précisa-t-il, mais ne t'inquiète pas, ça n'a rien à voir avec ma santé.

Il se retourna, s'apprêtant à partir, mais Arne Pedersen lui barra le chemin en le regardant droit dans les yeux. Ils

restèrent ainsi un moment qui parut une éternité à Konrad Simonsen, puis Arne se mit sur le côté et le laissa passer.

Lorsque Konrad Simonsen fut enfin prêt, le policier groenlandais tira un bloc de sa poche intérieure et retira le gant de sa main droite pour pouvoir feuilleter dans ses notes.

— Elle s'appelle Maryann Nygaard. Elle était infirmière et travaillait à l'époque sur la base américaine de Søndre Strømfjord, qui est aujourd'hui fermée. Elle y avait été engagée par l'intermédiaire d'une société danoise, Greenland Contractors, qui fournissait à l'armée américaine au Groenland la main-d'œuvre danoise dont elle avait besoin. D'après mes informations, il s'agissait d'un accord bilatéral entre le Danemark et les Etats-Unis spécifiant que l'ensemble du personnel civil travaillant sur les bases de Thulé et de Søndre Strømfjord devait être de nationalité danoise. Mais ne me posez pas de colles, car cet accord comporte peut-être des conditions particulières ou des exceptions que je ne connais pas. En tout cas, Maryann Nygaard fut employée comme infirmière sur la base de janvier 1982 jusqu'au jour de sa disparition, le 13 septembre 1983.

Konrad Simonsen avait repris ses esprits. Il demanda :

— En 1983 ? Cela signifie-t-il que son corps est là depuis vingt-cinq ans ?

Seul Arne Pedersen, qui le connaissait bien, sentait qu'il n'était pas encore au sommet de sa forme et que quelque chose le tourmentait. Leur collègue groenlandais répondit :

— Oui, c'est exact. Et sans le réchauffement climatique, elle aurait pu rester là encore un ou deux millénaires, jusqu'au jour où son corps, transporté par un iceberg, aurait atteint le fjord.

Konrad Simonsen continua :

— Est-ce que vous savez quel âge elle avait ?

— Elle avait vingt-trois ans au moment de son décès, mais je n'en sais pas beaucoup plus. J'ai parlé avec le colonel qui est commandant en chef de la base aérienne de Thulé, c'est un homme que je connais très bien et avec qui j'ai collaboré dans le passé. Il m'a promis de se procurer de plus amples informations, et normalement, il est très rapide. Evidemment, sa rapidité suppose qu'il réussisse à éviter la bureaucratie de l'armée américaine, dont la

mauvaise réputation est bien connue ; sinon, la procédure risque de durer des années. Rien n'indique cependant que ce sera le cas dans cette affaire.

— Vous voulez dire tant que les soldats américains ne sont pas mêlés à l'affaire ?

— Exactement. Et je ne pense pas qu'ils le soient.

Arne Pedersen demanda à son tour :

— A quelle distance d'ici se trouvait la base de Søndre Strømfjord ?

— Se trouve. La base est intacte, les Américains l'ont simplement abandonnée. Elle est située à environ trois cents kilomètres d'ici, au sud-ouest.

— Pourquoi cet emplacement ?

— Il y a une bonne raison à cela. Mais peut-être voulez-vous d'abord voir quelques photos de la jeune femme ?

Sans attendre la réponse, il déplia une feuille de papier de format A4 qui se trouvait en dernière page de son carnet.

— Le colonel m'a envoyé ces photos cette nuit de Thulé, et j'ignore si elles proviennent des Etats-Unis ou de ses archives personnelles. Ils les ont conservées à des fins d'identification, dans la perspective où on la retrouverait. C'est une procédure classique en cas de disparition.

Arne Pedersen l'interrompit à nouveau :

— Cela arrive-t-il souvent que des gens disparaissent ici ?

— Oui, ce n'est malheureusement pas si exceptionnel, notamment en hiver. Le Groenland est un vaste pays, et dans certaines zones, il vaut mieux ne pas trop s'éloigner, sinon on risque de ne plus retrouver son chemin, et les chances d'être retrouvé un jour sont alors très minces.

Ils se rapprochèrent pour regarder les photos. La première était le portrait d'une jolie jeune femme souriante qui, exception faite de sa longue chevelure noire, ressemblait bien peu au visage torturé que dévoilait le sac en plastique se trouvant à leurs pieds. La deuxième photo montrait la jeune femme un jour d'été, tenant fièrement une truite de ses deux mains. La pose se voulait humoristique, car étant donné la taille du poisson, elle aurait pu bien sûr le tenir d'une seule main. Une mèche de ses cheveux flottait au vent et dansait joyeusement derrière elle, telle une légère colonne de fumée s'élevant dans le ciel.

Konrad Simonsen étudia la deuxième photo avec minutie puis il hocha la tête d'un air presque affligé et demanda :

— Qu'est-ce qui l'avait amenée ici ?

— Son travail. Avez-vous déjà entendu parler des stations DYE ?

Les deux hommes secouèrent la tête.

— Ces stations avaient une fonction de postes radars pour la base de Søndre Strømfjord. Il existait cinq stations DYE semblables, numérotées de un à cinq. Ces stations, dont trois étaient situées dans les endroits les plus isolés du monde, à des centaines de kilomètres de la première habitation, ont toutes été construites au début des années 1960, et faisaient partie du système de détection nucléaire américain. Elles constituaient un maillon de la chaîne de stations radars qui s'étendait de l'Alaska à l'Islande en passant par le Canada et étaient destinées à permettre une détection rapide d'abord des bombardiers soviétiques puis des missiles intercontinentaux. Les quatre premières stations sont situées sur une ligne qui correspond approximativement au cercle polaire. DYE 1 est située sur la côte ouest du Groenland à Sisimiut, DYE 2 et DYE 3 se trouvent au cœur de la calotte glaciaire, l'inlandsis, et DYE 4 est située sur la côte est, à Ammassalik. La station DYE 5 en revanche se distingue des autres, car nous nous trouvons ici beaucoup plus au nord, comme je l'ai indiqué, à plus de trois cents kilomètres de la base de Søndre Strømfjord. J'ignore pourquoi DYE 5 n'a pas été construite sur la même ligne que les autres. Un ingénieur spécialiste de l'instrumentation radar pourrait peut-être nous l'expliquer, à moins qu'il s'agisse d'un secret militaire. Qui sait ?

— Quelle était la dimension de la station ? demanda Konrad Simonsen.

— Sa superficie était limitée, car elle était construite tout en hauteur. Vous pourrez vous en rendre compte quand vous verrez les photos à notre retour à Nuuk. Elle n'était en tout cas pas très esthétique.

— Que signifie DYE ?

— D'après ce que je sais, ça viendrait du nom de la ville canadienne Cap Dyer sur la côte orientale de l'île de Baffin, dans le détroit de Davis – Cap Dyer faisant aussi partie du système de radars – mais je ne peux pas vous le confirmer.

Quoi qu'il en soit, les cinq stations ont été fermées à la fin des années 1980. La technologie qu'elles représentaient était périmée, il était désormais plus facile de détecter les fusées russes au moyen de satellites. DYE 5, la base où nous nous trouvons, fut la première à être fermée, et contrairement aux quatre autres, elle fut complètement démontée. Ce démantèlement avait été décidé dans un bureau de la capitale, pour préserver la nature du Groenland. Les Américains devaient en somme nettoyer après leur passage, ce qu'ils firent avec une grande efficacité, comme vous pouvez le constater, ou plutôt comme vous pouvez le deviner. Par la suite, le gouvernement local annula la procédure, de telle sorte que les autres stations DYE obtinrent l'autorisation de rester plus ou moins en l'état et aujourd'hui, deux d'entre elles sont utilisées par les climatologues lorsqu'ils veulent passer la nuit sur place.

— Envoyait-on uniquement des Danois sur ces stations ?

— Certains employés étaient danois, conformément à l'accord signé à cet effet par Washington et Copenhague, mais d'une manière générale, le personnel était mixte. Le chef de la station et les opérateurs radars, eux, étaient toujours américains.

— Les Danois faisaient-ils l'objet d'une habilitation de sécurité ?

— Oui, bien sûr, mais ce n'était pas une procédure approfondie. C'est du moins ce que je suppose si je me réfère à toutes les histoires que j'ai pu entendre au fil des années sur les employés de ces stations. Il n'y a pas de doute que certains d'entre eux étaient spéciaux, pas exactement le genre que l'on aimerait voir circuler librement dans un lieu comportant des installations ultra-secrètes. Ce qu'ils ont pu colporter n'a pas dû avoir grande importance, de toute façon : on peut reprocher beaucoup de choses à l'armée américaine, mais il faut reconnaître que ses chefs ne plaisantent pas avec la sécurité nationale. D'autant moins à l'époque, en pleine guerre froide.

Konrad Simonsen marqua son accord sans savoir exactement ce dont il parlait. Puis il demanda :

— Combien d'employés y avait-il sur une telle station ?

— Le nombre variait d'une station à l'autre. Sur DYE 5, il y avait douze Danois qui recevaient en principe des ordres

de mission de six mois. Ensuite, ils devaient être remplacés, mais très souvent, ils obtenaient une nouvelle affectation sur une autre station. C'est une des raisons pour lesquelles certains d'entre eux, lorsqu'ils avaient passé plusieurs années sur l'inlandsis, avaient des comportements pour le moins étranges. Le fait qu'ils gagnent très bien leur vie sans avoir l'occasion de dépenser leur argent était un facteur aggravant et quand ils retournaient au Danemark, les choses tournaient souvent mal.

— Maryann Nygaard était donc l'une d'entre eux ?

Arne Pedersen avait l'air sceptique. Il était difficile de s'imaginer qu'une jeune et jolie femme puisse cohabiter avec une dizaine d'hommes pendant une si longue période.

— Non, non, ça n'aurait pas pu marcher. Ici, il n'y avait que des hommes. Mais dans l'armée américaine, il existe une foule de règles, et je ne fais ici que citer le colonel, qui sait de quoi il parle. L'une de ces règles, qui était respectée scrupuleusement, prévoyait qu'une fois par an, tout le matériel médical devait être vérifié par un médecin ou une infirmière. C'est dans le cadre d'une de ces inspections que Maryann Nygaard est venue ici le 13 septembre 1983. Le travail lui-même prenait deux heures et ne nécessitait aucun contact avec les hommes présents ; pourtant, à un moment donné, les hommes ont réalisé qu'elle avait disparu, et en dépit des efforts qu'ils déployèrent, ils ne purent la retrouver. Au bout d'un certain temps, ils n'ont plus eu d'autre solution que de quitter les lieux. L'hélicoptère est donc reparti sans elle.

Konrad Simonsen l'interrompit :

— Savez-vous à quel moment de la journée ça s'est passé ou, plus exactement, s'il faisait nuit ?

— Je l'ignore, mais je pense que nous allons trouver un rapport complet à Nuuk où mes collaborateurs travaillent sur l'affaire. A Thulé, les Américains travaillent aussi dessus et ont promis de m'envoyer la liste des hommes qui se trouvaient sur la station DYE 5 durant cette période.

— J'aimerais bien avoir cette liste.

— Je vous la donnerai. En fait, il n'y a pas grand-chose à ajouter. Le lendemain, la base a envoyé des renforts pour fouiller la zone afin d'essayer de la retrouver, mais en vain.

Maintenant, on comprend pourquoi. Elle a dû être ensevelie à des centaines de mètres de la station, ils n'avaient donc pas la moindre chance de la retrouver. Je suppose qu'à un moment donné, elle a été déclarée officiellement morte, mais je n'ai pas encore pu me le faire confirmer.

— Savez-vous précisément où se trouve le corps par rapport à la station ?

— Non, malheureusement. Hier, pendant deux heures, nous avons essayé de voir si nous pouvions retrouver des traces de la station, mais nous n'avons rien trouvé. Compte tenu de l'efficacité dont ont fait preuve les Américains, nous risquons d'avoir du mal à trouver son emplacement exact. Mais j'ai l'intention de faire une nouvelle tentative demain avec une équipe élargie… si vous en êtes d'accord ?

La question était adressée à Konrad Simonsen.

— Bien sûr que oui. Et j'ajouterai que la police de Nuuk a fait du bon travail, ce que vous avez trouvé en un laps de temps si court est admirable.

Trond Egede accepta le compliment en souriant. Puis il regarda la jeune femme et dit gravement :

— J'ai vu pas mal de crimes dans ma vie, mais celui-ci est effrayant, il me donne la chair de poule. J'imagine que c'est aussi ce que vous éprouvez. C'est sans doute pour ça que vous vous êtes mis à l'écart tout à l'heure ?

Konrad Simonsen répondit d'un air mélancolique :

— Non, il s'agissait d'autre chose, mais justement, il est temps d'aborder ce point. Arne, c'est toi le plus jeune, est-ce que tu veux bien t'approcher du corps ? J'aimerais que tu regardes ses ongles et que tu nous dises comment ils sont coupés.

Les deux autres regardèrent instinctivement les mains de la victime lorsque le sujet fut évoqué, mais de là où ils se trouvaient, ils ne pouvaient rien voir de précis. Le policier groenlandais et Konrad Simonsen tinrent Arne Pedersen par les bras pour faire contrepoids et lui permettre de s'introduire dans la fosse où se trouvait le corps. Il baissa la tête jusqu'à ses cuisses, regardant les mains, d'un côté puis de l'autre, puis il dit :

— Elle ne s'est pas fait les ongles elle-même, aucune femme ne couperait ses ongles de cette manière. On dirait qu'ils ont été coupés à la hâte et de manière irrégulière,

comme avec un ciseau de couture. Comment pouvais-tu savoir ?… Oh non, Simon !

L'officier de police groenlandais avait lui aussi compris. Il regardait fixement l'étendue de glace devant lui. Konrad Simonsen répondit cependant :

— Je le sais, parce que c'est malheureusement la deuxième fois que je rencontre le cas d'une jeune femme ayant été victime d'un si odieux traitement.

3

Le temps sur Copenhague était instable. De courtes et violentes averses estivales alternaient avec des périodes ensoleillées. En un instant, les rues étaient alors rapidement séchées, invitant à nouveau les passants à la promenade, jusqu'au moment où une nouvelle ondée les forçait à rentrer chez eux, la pluie trempant par saccades les quelques malchanceux qui n'avaient pas trouvé d'abri. La saison des vacances touchait à sa fin, mais on voyait encore quelques touristes, facilement reconnaissables à leur démarche nonchalante ou à leur tenue décalée, presque trop décontractée.

A la préfecture, Konrad Simonsen était dans son bureau et regardait à la fenêtre. Il se demandait très sérieusement s'il n'était pas en train de ressentir les prémisses d'une dépression. Cela faisait deux jours qu'il était rentré du Groenland où il avait procédé à l'examen du corps de Maryann Nygaard, et depuis il n'était plus lui-même. Pour la première fois dans sa longue carrière, il était confronté à un meurtre qui l'avait complètement abattu. Il avait du mal à se concentrer et à poursuivre sa réflexion pour tenter d'éclaircir l'affaire. Et même s'il savait pertinemment que son humeur avait un lien étroit avec un autre homicide dramatique dont il allait falloir revoir les conclusions, ce fait n'était pas d'une grande aide. Il avait beau se répéter que sa réaction était le signe d'une bonne santé mentale et la preuve que ses sentiments n'étaient pas encore émoussés, il avait du mal à endiguer sa souffrance et à travailler. A cela s'ajoutait son mauvais état de santé. Ces derniers jours, il avait été pris de douleurs dans les

pieds qui l'empêchaient de rester debout. Il avait donc fumé quelques cigarettes, en se refusant de penser aux conséquences, mais s'était toutefois efforcé de respecter son régime.

Dans la nuit, les contrariétés avaient culminé et l'avaient empêché de dormir. Alors que les premiers chants des oiseaux se moquaient de ses insomnies, les idées bouillaient dans sa tête et quelle que soit la position qu'il prenait, il avait du mal à détendre ses pieds. Tout au long de la matinée, il s'était promis de prendre rendez-vous avec un psychologue hospitalier, mais sa résolution était restée au stade des bonnes intentions. Comme dans bien d'autres domaines, il prenait des décisions qu'il ne mettait jamais en œuvre. Au lieu de ça, il avait pris un autre rendez-vous qui l'obligerait à exposer son sentiment de culpabilité et devait s'y rendre plus tard dans la journée. Il allait risquer le tout pour le tout.

— Veux-tu que j'appelle pour dire que tu auras du retard ?

La comtesse, qui était assise derrière lui et le regardait d'un air inquiet, parlait d'un ton calme. Il sentait son parfum, frais, optimiste et sage, comme toute sa personne. Quant à lui, il avait l'impression de ressembler à ces flocons dont on nourrit les poissons. Voyant qu'il ne répondait pas, elle revint à la charge :

— On peut repousser la réunion d'une demi-heure. Ce n'est pas si urgent.

— Qu'ils attendent, bon sang ! s'exclama Konrad Simonsen.

— Oui, on va les laisser patienter un peu, ça ne leur fera pas de mal.

— Je me demande pourquoi cette séance se transforme en une véritable attraction, ça n'a pas de sens. Au départ, il ne devait s'agir que d'une réunion d'information interne. Comment puis-je travailler si le monde entier se précipite pour venir assister à mes briefings ?

— Exactement. C'est tout à fait impossible.

— Arrête de répéter tout ce que je dis. Tu es donc incapable de penser par toi-même ?

Un lourd silence s'ensuivit. A quoi pouvait bien servir l'attention bienveillante d'étrangers, simples échos de la compassion qu'il éprouvait lui-même ? La compréhension sans

limites de son entourage et la patience perfide qu'on lui témoignait le faisaient bouillir de colère. Il ferma un instant les yeux, puis fit un énorme effort pour rassembler ses forces.

— Pardon, comtesse, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais bien. Ce n'est pas grave, je ne suis pas en sucre.

C'était l'une de ses qualités. Elle n'était pas du genre à s'engager dans la première dispute venue ; sinon, leur histoire aurait depuis longtemps chaviré, mais elle durait, empreinte à la fois de tendresse et de prudence. Ils étaient comme deux adolescents de treize ans qui font en permanence de petits pas, de tous petits pas pour se rapprocher peu à peu l'un de l'autre. Konrad Simonsen dit d'un air triste :

— Je finis par ne plus savoir combien de fois j'ai prononcé ce mot au cours des quatre derniers jours. Pardon, pardon, pardon… je vais bientôt demander pardon à la terre entière. Vous devez tous trouver ça insupportable.

— Ne pense pas à ça, Simon. Concentre-toi sur toi. Je vais téléphoner pour dire que tu seras en retard.

Il la laissa faire, estimant que son conseil était judicieux et raisonnable. Quand elle eut terminé, il souhaita s'attaquer à la question des intrus qui avaient envahi les locaux pour assister à sa présentation.

— Qui au juste est présent du ministère des Affaires étrangères ?

— Un de ces notables, d'après ce que je sais, un directeur. Je ne connais pas son nom, ou plutôt je ne m'en souviens pas. Le bruit court que le bureau du chef de la police nationale suit l'affaire de près. Il considérerait que la présence de ce directeur constitue une ingérence déplacée, mais quelqu'un a dû les devancer.

— Il faut dire que c'est incroyable. Quelle est la raison de sa présence ? Est-ce encore cet épisode avec la chancelière ? Je ne pense pas qu'il s'agisse de ça, tout de même.

— Allemands, Américains, Groenlandais, tout le monde essaie de comprendre, mais personne ne sait précisément.

— Comtesse, tu pourrais peut-être aller voir ce qu'il en est ? J'aimerais bien savoir ce qui se passe dans le cadre de ma propre enquête.

— Oui, je m'en occupe.

Konrad Simonsen sourit alors pour la première fois de la journée. Puis il dit, presque gêné :

— Je te l'ai déjà demandé hier, il me semble ?

— Ce n'est pas mauvais de rappeler un ordre lorsqu'il est bon.

Ils éclatèrent de rire et l'atmosphère se détendit. Il s'affala lourdement dans son fauteuil.

— Tu sais bien à quelle conclusion on va aboutir ?

— Nous avons tous lu le dossier sur le meurtre de Stevns et nous savons bien que ce doit être une situation délicate pour tous ceux qui ont suivi l'affaire, et surtout pour toi.

— Oui, c'est horrible.

— Tout le monde peut se tromper. Nous sommes des êtres humains, pas des dieux.

— Un chien ! *Un roquet*, aurait-elle pu dire.

— Je ne comprends pas ce que tu dis, tu me fais peur. Si tu es fatigué, Arne ou moi, nous pouvons prendre la relève.

— Non, je vais essayer moi-même, c'est préférable.

— Comme tu veux.

— En vérité, j'ai peur de ce qui peut arriver si je me dérobe et jette l'éponge.

— Ta vie n'est pas un combat de boxe, Simon, et tu dois être prudent. On ne peut pas tout maîtriser. Il arrive qu'on ait besoin de l'aide d'un professionnel.

— Je sais. Dis-moi, que fais-tu cet après-midi ?

— Ça dépend de la mission que tu vas me confier.

— Est-ce que tu veux venir faire un tour avec moi ? Je dois rendre visite à une femme dont le mari s'est suicidé en 1998.

La comtesse ne répondit pas tout de suite, mais Konrad Simonsen ne voulait pas la bousculer. Au bout d'un moment, elle dit :

— Tu veux lui annoncer que vous vous êtes trompés ?

— Que *je* me suis trompé.

— Que toi *et* d'autres ont commis une erreur.

— Elle a cru son mari jusqu'à la fin, elle n'a pas douté une seconde de son innocence et elle m'a dit que j'étais un misérable. Tu imagines, c'est l'expression la plus dure qui lui était venue aux lèvres, alors que j'allais gâcher sa vie,

ou plus exactement ce qui en restait après l'assassinat de sa fille.

— Tu penses que c'est une bonne idée ?

— J'ai bien réfléchi et j'en suis convaincu. Je suis responsable de l'erreur judiciaire dont son mari a été victime, il me semble donc que c'est la moindre des choses.

— Il n'a pas été jugé.

— Il l'aurait été, les preuves étaient accablantes.

— Mais il ne l'a pas été.

— Le suicide n'était pas une meilleure solution, ça a dû être terrible pour lui.

— Je viens avec toi. Tu as rendez-vous ?

— Oui, nous devons être à Haslev à 16 heures.

— Je te préviens, si les choses ne se passent pas comme tu l'escomptais, je te sors de là, que tu le veuilles ou non. Et crois-moi, je saurai le faire si c'est nécessaire.

Il se contenta de hausser légèrement les épaules et demanda :

— Peux-tu me rendre un autre service ? J'ai un rendez-vous à Høje Taastrup avec une… femme. Puis-je te demander de l'appeler pour annuler le rendez-vous ? Pendant ce temps-là, je pourrai aller me rafraîchir le visage.

Elle acquiesça. Il nota un numéro de téléphone sur un bout de papier et lui tendit.

— Merci bien. Retrouvons-nous en bas dans cinq minutes.

Il s'en alla et la comtesse passa le coup de fil. Elle savait parfaitement qui elle devait appeler. A la Crim, l'habitude qu'avait Konrad Simonsen de discuter de temps en temps de ses affaires avec une vieille voyante de Høje Taastrup était un secret de polichinelle, bien que ses collaborateurs aient tous suffisamment de tact pour faire semblant de ne rien savoir. Pour sa part, elle n'avait aucun *a priori* contre la voyance, mais la tournure que prit la conversation téléphonique l'effraya tout de même. *Ne lâchez pas Steen Hansen, Baronesse, ne le laissez pas s'échapper, cramponnez-vous à lui. Ne vous laissez pas émouvoir, c'est une question de vie ou de mort. Quoi qu'il arrive, quoi qu'il arrive, Baronesse, c'est essentiel.*

Elle n'avait eu aucune explication, aucune précision sur le contexte. Il n'y avait eu que cette supplique. Tel un cri de

détresse, deux fois, trois fois, cinq fois, elle ne se souvenait plus, elle se rappelait seulement la voix sèche et rauque qui continuait à retentir comme un écho, même après qu'elle eut promis, décontenancée, de faire ce qu'elle lui demandait. Et puis il y avait cette manière qu'elle avait eue de lui dire *Baronesse*. Elle regarda fixement en l'air puis décida de ne rien raconter de cette conversation à Konrad Simonsen, qui avait assez de choses à gérer, et d'aller elle aussi se passer un peu d'eau sur le visage.

Dans le couloir qui les menait vers la salle de conférences, les événements se précipitèrent. Ils s'étaient peut-être retrouvés dans le couloir trop brusquement, et il y avait tant de choses dont ils n'avaient pas encore eu le temps de parler. Maintenant, l'occasion se présentait et Konrad Simonsen dit prudemment :

— J'ai peur de pleurer en évoquant son cas. Encore qu'un chef de la Crim qui pleure, ça pourrait être touchant.

— Et si tu faisais le début de la présentation et laissais Arne continuer ?

— C'est une bonne idée, faisons comme ça.

La réponse l'étonna tant qu'elle dut se racler la gorge pour ne pas donner libre cours à tous les bons arguments qu'elle avait en réserve.

Ils croisèrent une femme de ménage munie d'un plumeau multicolore fixé à un long manche en bambou et qui enlevait les toiles d'araignée du plafond. Comme s'ils s'étaient mis d'accord sur l'attitude à adopter, ils arrêtèrent de parler lorsqu'ils passèrent devant elle. La femme esquissa un léger sourire, tout en continuant d'un œil avisé de tracer de petits gestes experts à l'aide de son plumeau. Lorsqu'ils furent hors de portée de voix, la comtesse reprit :

— Je pense aussi que tu devrais venir t'installer chez moi une petite semaine, ça te ferait du bien.

La proposition avait de quoi surprendre. Ils n'avaient pas encore atteint ce stade d'intimité, du moins c'est ce qu'ils croyaient. Mais Konrad Simonsen ne ralentit même pas l'allure pour donner sa réponse :

— Je veux bien.

Parfois, la vie était d'une simplicité rare, il suffisait de prendre les bonnes décisions. Elle le retint en posant une main indulgente sur son bras. Normalement, ils ne

s'embrassaient jamais pendant le travail et rarement en privé. Mais soudain ils le firent, du bout des lèvres, en tout bien tout honneur, sans trop s'approcher l'un de l'autre. On se serait cru dans un vaudeville.

4

L'examen des premiers résultats de l'enquête eut lieu dans une des grandes salles de conférence de la préfecture, non pas en raison du nombre de participants, mais parce que la salle était équipée d'un grand écran tactile. On allait ainsi pouvoir procéder à la présentation parallèle de photos des deux victimes concernées. Le sujet relatif aux actions que la brigade criminelle devrait entreprendre à la suite de cette analyse faisait initialement partie de l'ordre du jour de la réunion, mais lorsque le ministère des Affaires étrangères puis le bureau du chef de la police nationale avaient fait part de leur souhait d'y participer, il avait été décidé de traiter la question ultérieurement dans un cercle plus restreint. La brigade criminelle était représentée par Pauline Berg et Arne Pedersen, les proches collaborateurs de Konrad Simonsen, et Malte Borup, étudiant stagiaire dans le service et expert en informatique, assurait la présentation des diapos de la cabine de projection située au premier étage.

Arrivant vingt minutes après l'heure prévue, Konrad Simonsen salua brièvement les participants d'un signe de tête. Tous s'étaient installés dans les premiers rangs, Pauline Berg et Arne Pedersen étant assis un peu à l'écart. La comtesse s'assit à la place restée libre à côté d'Arne Pedersen, mais se leva à nouveau quand son chef, qui s'apprêtait à commencer, fut interrompu par un représentant du ministère des Affaires étrangères.

— Permettez-moi de vous dire d'emblée, monsieur le commissaire divisionnaire Simonsen, que c'est la dernière fois que vous arrivez en retard à une de nos réunions. J'espère que vous le comprenez.

L'homme, d'âge moyen, n'était pas très grand et avait l'air *a priori* inoffensif. Compte tenu de sa position, on pouvait être surpris du manque de goût que reflétait son costume et de sa coiffure approximative. Néanmoins, le ton modéré de son discours paraissait de mauvais augure et laissait penser qu'il avait l'habitude de se faire écouter sans tolérer de commentaires inutiles. Même sa voix haute et singulière, presque enfantine, ne pouvait modifier l'impression qu'il donnait d'un homme de pouvoir auquel il était difficile de s'opposer impunément. C'était peut-être dû à son calme ou à ce naturel avec lequel il proférait ses extravagances.

La comtesse s'apprêtait à préciser qu'elle était responsable de ce retard : elle savait qu'un chef de la Crim instable et un bureaucrate suffisant constituaient un cocktail explosif. Mais contre toute attente, ce fut une secrétaire, travaillant au bureau du chef de la police nationale et connue pour son amabilité, qui sauva la situation. Sa voix agressive coupa court à toute tentative, et bien qu'elle demeurât assise, on comprit immédiatement à qui ses propos s'adressaient.

— Le chef de la police nationale m'a priée de vous adresser ses salutations et de vous dire que vous êtes ici en tant qu'invité. Par conséquent, si vous ne vous comportez pas correctement, vous pouvez vous tirer, ce sont les termes qu'il m'a demandé d'utiliser. Vous voudrez bien excuser son manque de diplomatie.

L'homme, *très digne*, se leva et quitta la salle en silence, sans se laisser impressionner par la photo d'Albert Einstein lui tirant la langue que Malte Borup, faisant preuve d'une admirable présence d'esprit, avait comme par enchantement fait apparaître sur l'écran. La secrétaire le suivit, indiquant en un mot que sa présence n'était plus nécessaire.

Lorsque la porte se referma derrière elle, Arne Pedersen s'adressa à l'auditoire :

— Comme c'est agréable ! Et en plus, nous allons peut-être pouvoir enfin travailler. Ceci dit, tout ça va faire du bruit. Ce monsieur n'est pas n'importe qui. Malte, tu risques au moins cinq ans de déportation.

Konrad Simonsen, qui était resté silencieux pendant toute la scène, revint à la réalité.

— Alors, nous devons tirer à profit le temps dont nous disposons. Malte, donne-moi les premières photos. Vous pouvez intervenir comme vous le souhaitez, si l'un d'entre vous a quelque chose de sensé à dire. Il n'y a aucune raison d'exagérer le caractère formel de cette réunion.

La projection des photos des deux victimes eut pour effet de modérer sensiblement l'usage de la liberté d'expression que les membres de l'assemblée venaient d'obtenir. Les clichés avaient soigneusement été choisis afin que les angles de vues et les distances soient si possible identiques, ce qui soulignait encore les ressemblances.

— La femme que vous voyez à gauche est Maryann Nygaard, indiqua Konrad Simonsen. Elle a été assassinée au Groenland le 13 septembre 1983 sur la station DYE 5 située sur l'inlandsis. Son corps a été retrouvé il y a un peu plus d'une semaine dans des circonstances que vous connaissez tous. La photo de droite représente Catherine Thomsen, qui a été tuée le 5 avril 1997 sur la presqu'île de Stevns, sur la plage de Nordstrand près de la falaise. Son cadavre fut découvert plus de huit mois après le crime par deux archéologues amateurs qui avaient localisé son bracelet avec leur détecteur de métaux. La liste des ressemblances existant entre ces deux assassinats est tellement longue qu'il s'agit vraisemblablement d'un seul et même assassin. Je vous demande néanmoins d'écouter cette présentation avec la plus grande attention en gardant tout votre sens critique. Chacun d'entre vous sait à quel point il serait grave d'aboutir à de fausses conclusions.

Tous l'approuvèrent. Konrad Simonsen continua :

— Les deux femmes ont, avant de mourir, subi un traitement identique : mains attachées le long des cuisses, juste au-dessus des genoux, avec du Gaffer ; chevilles également attachées avec le même type de ruban adhésif ; vêtues d'un slip et d'un tee-shirt ; poitrine dénudée ou presque, puisque leur tee-shirt a été déchiré. Nous savons que Catherine Thomsen portait un soutien-gorge, ce qui signifie que le meurtrier le lui a retiré, mais nous n'avons pas d'information à ce sujet concernant Maryann Nygaard. Le meurtrier leur a vraisemblablement coupé les ongles. Toutes deux ont été enterrées immédiatement après avoir succombé : Maryann Nygaard a été ensevelie

dans la glace et Catherine Thomsen dans les galets, suffisamment près de la mer pour que son cadavre soit régulièrement recouvert d'eau et puisse partiellement se conserver. Juste avant de les tuer, l'assassin a peint la bouche des deux femmes avec un rouge à lèvres rouge vif. On a retrouvé dans leur gorge des traces de fibres textiles indiquant que l'on a dû leur enfoncer un chiffon dans la bouche. On a identifié sur le corps de Catherine Thomsen certaines fibres contenant des traces microscopiques de rouge à lèvres, ce qui a permis aux techniciens d'en déduire que le meurtrier avait maquillé ses lèvres alors qu'elle avait le chiffon dans la bouche. Nous ne serons pas en mesure de confirmer si la même méthode a été utilisée dans le cas de Maryann Nygaard avant d'avoir reçu le rapport d'autopsie définitif, qui devrait être prêt d'ici un jour ou deux. Enfin, les deux femmes ont été étouffées au moyen d'un sac en plastique que le meurtrier a mis sur leur tête et attaché autour de leur cou après avoir retiré le chiffon qu'il avait précédemment introduit dans leur bouche.

Konrad Simonsen fit une courte pause. L'atmosphère était pesante et tous les participants étaient silencieux. Malte Borup, qui avait illustré les propos de son chef à l'aide de gros plans correspondant à chaque point, revint aux deux photographies du début. L'exposé reprit :

— Il convient d'évoquer une série d'autres ressemblances qui pourront ou non, c'est à vous de juger, être considérées comme fortuites. Maryann Nygaard avait vingt-trois ans lors de son décès et Catherine Thomsen vingt-deux. Les deux jeunes femmes étaient de taille moyenne, minces, et présentaient une silhouette presque athlétique. Toutes deux avaient des cheveux bouclés mi-longs au moment où on les a retrouvées. L'analyse de leurs visages permet également de dégager de nombreuses similitudes. Elles avaient un joli visage, des traits fins, des pommettes hautes et des yeux bruns. Bien sûr, elles avaient aussi des différences, notamment au niveau du nez, mais celles-ci ne remettent pas en cause la ressemblance flagrante existant entre elles.

Arne Pedersen prit Pauline Berg par la main. Elle se méprit et le repoussa d'abord d'un air irrité en se figeant

pour un instant plus tard remettre sa main dans la sienne. Konrad Simonsen poursuivit :

— Il convient de remarquer que, si on examine soigneusement les documents, on peut aussi épingler certaines différences, mais à mon avis, aucune qui puisse modifier l'idée dominante d'une frappante ressemblance. Personne dans l'auditoire, certes restreint mais composé d'experts, ne fit de commentaires ni ne tenta de contester ses conclusions.

— En ce qui concerne les parallèles existant entre les deux disparitions, on peut noter qu'aucune n'a subi de violences sexuelles, hormis le fait que leur poitrine a été dénudée. Maryann Nygaard avait dans le vagin un tampon hygiénique intact, et Catherine Thomsen était vierge. Sa virginité était sans doute liée au fait qu'elle faisait partie des témoins de Jéhovah qui, comme vous le savez, refusent toute pratique sexuelle en dehors du mariage. Par ailleurs, il est à noter que l'on n'a trouvé aucune trace de sperme sur les scènes de crime.

Konrad Simonsen se tut et attendit les réactions, qui ne tardèrent pas à venir, tous considérant en effet que l'individu qui, en 1983, avait tué Maryann Nygaard était celui qui, près de quatorze ans plus tard, avait dû également assassiner Catherine Thomsen. Il respira profondément et aborda le point qu'il avait tant redouté au cours des derniers jours. L'introduction du sujet avait été préparée avec soin.

— Le sujet que je vais évoquer à présent est délicat, et j'imagine que ceux d'entre vous qui ont participé à l'enquête concernant le meurtre de Catherine Thomsen partageront mon sentiment. Je vais résumer l'affaire à l'intention de ceux qui ne la connaissent pas, sans omettre de préciser le rôle personnel que j'y ai joué. Je le ferai de manière aussi honnête et franche que possible.

Les participants hochèrent la tête en silence. Un policier d'un certain âge sortit une paire de lunettes de soleil de sa poche intérieure et cacha son regard derrière les deux petits miroirs sans tain.

— Pour commencer, on peut à juste titre affirmer que le défunt Carl Henning Thomsen, camionneur de son état, ne pouvait se trouver au Groenland en septembre 1983, dans la mesure où il purgeait à l'époque une peine pour trafic

de drogue à la prison de Vridsløselille. Il n'a par conséquent pas pu tuer Maryann Nygaard, et il n'est donc pas non plus le meurtrier de sa fille, Catherine Thomsen. Les indices que nous avons rassemblés à son encontre en 1998 ont vraisemblablement été mis en scène par une tierce personne – une idée qui était déjà dans l'air à l'époque, mais que nous n'avions malheureusement pas réussi à étayer.

Des larmes commençaient à couler doucement le long de son visage, mais sa voix était ferme, et il prit le mouchoir que lui tendait Pauline Berg sans interrompre son exposé. Mais lorsque apparut sur l'écran le portrait d'un homme d'âge mur, aux yeux maladifs et au visage stressé, marqué par les malheurs de la vie, regardant les spectateurs d'un air fatigué, il détourna la tête.

— Carl Henning et Ingrid Thomsen habitaient à Haslev, où ils géraient ensemble une petite entreprise de déménagement. Tous deux étaient témoins de Jéhovah, comme leur fille unique, Catherine, qui était venue s'installer ici à Copenhague, dans le quartier d'Østerbro, où elle faisait des études de kinésithérapie. Pendant leur temps libre, les parents et leur fille faisaient du porte à porte pour prêcher la bonne parole et contribuer à l'essor de leur religion. Catherine disparut le samedi 5 avril 1997. Le matin, elle avait pris le train de Copenhague en direction de Haslev et elle a été vue pour la dernière fois à la gare de Roskilde. Sa mère était ce jour-là en visite chez sa sœur dans le Jutland, et son père affirma que Catherine n'était jamais arrivée chez eux. Huit mois plus tard, son cadavre fut retrouvé près de Stevns.

Konrad Simonsen rendit le mouchoir à Pauline Berg en la remerciant d'un petit signe de tête. Il ne pleurait plus et sentait qu'il avait franchi l'étape la plus dure.

— Une enquête très approfondie fut menée, et plusieurs circonstances à charge désignèrent bientôt le père de Catherine comme suspect. D'abord, on trouva les empreintes digitales de ses deux mains sur le sac en plastique qui avait servi à étouffer sa fille, et à des endroits laissant penser qu'il l'avait tenue par la tête après avoir renversé le sac sur elle. Ensuite, on put démontrer que le sac provenait d'un rouleau que nous avions trouvé dans le garage des Thomsen. Enfin, il avait été vu sur la plage de Stevns en

mars 1997 à proximité de l'endroit où le corps fut ensuite retrouvé. Il avait expliqué sa présence sur ces lieux en disant qu'il avait reçu un appel téléphonique d'un interlocuteur lui demandant de venir faire une offre pour ce qui s'était ensuite avéré être un faux déménagement, et que l'adresse qu'on lui avait indiquée impliquait qu'il marche le long du rivage. Enfin, il n'avait pas été capable de rendre compte des autres événements de manière convaincante.

La comtesse interrompit son chef :

— Qu'en est-il de cette communication téléphonique ? Ne peut-on confirmer ou infirmer son existence ?

— Elle fut confirmée, mais l'appel avait été effectué à partir d'un numéro de mobile inconnu vers un émetteur qui couvrait l'habitation de Carl Henning Thomsen. On supposa qu'il avait lui-même émis cet appel, mais on ne put établir un lien direct entre lui et le téléphone ou la conversation. Vous me suivez ?

— Je comprends, mais j'ai maintenant un doute sur notre conclusion précédente. Les éléments que tu nous présentes constituent en tout cas de vrais documents à charge.

— Oui, et je le déplore. Mais selon nous, certains faits et circonstances ne collaient pas. En premier lieu, nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi nous avions trouvé les empreintes du père sur le sac en plastique et pourquoi nous ne pouvions pas en trouver sur le ruban adhésif. Ensuite, le disque enregistreur du camion de déménagement indiquait à la date du décès de Catherine Thomsen que le véhicule ne s'était pas rendu à Stevns, et nous n'avons jamais réussi à identifier le véhicule utilisé. Enfin, nous avions du mal à comprendre pourquoi il lui avait coupé les ongles. La jeune fille n'avait pas des ongles très longs, et selon sa femme, il n'avait jamais fait de remarques à ce sujet. Il existait également d'autres irrégularités dont vous pourrez vous-même prendre connaissance.

Un officier de police assis au premier rang l'interrompit.

— Vous avez dit précédemment qu'en 1983, il se trouvait en prison pour trafic de drogue ?

— C'est exact. Pour trafic d'amphétamines et de cocaïne, si je me souviens bien.

— Avait-il un parcours de criminel ? Et quel pouvait être le lien avec les témoins de Jéhovah ? C'était un drôle de mélange.

— Dans sa jeunesse, il était chauffeur de poids lourds sur des trajets à longue distance et avait eu deux condamnations, toutes deux pour importation de stupéfiants. Puis il rencontra sa femme et, selon ses propres mots, il fut sauvé. Rien n'indique en effet qu'il ait eu des activités criminelles après son mariage en 1986.

— Quid de l'âge de Catherine ? Il ne semble pas coller avec les dates que vous venez de citer.

— Catherine était sa fille, pas celle de sa femme, mais Ingrid Thomsen l'adopta dès qu'ils furent mariés. Sa mère biologique était morte dans un accident de voiture alors que Catherine était toute petite. Mais rappelez-vous que ce n'est pas un exposé approfondi. Vous pourrez prendre vous-même connaissance de tous ces détails.

— Oui. J'étais juste curieux.

Konrad Simonsen esquissa un léger sourire.

— Ce n'est pas un défaut dans votre profession. Bien, revenons à Carl Henning Thomsen. Les deux événements décisifs qui plaidaient en faveur de son innocence n'étaient malheureusement pas factuels, et comme vous l'avez entendu, des éléments très concrets semblaient attester de son implication dans le meurtre. Mais il nous manquait un mobile, sans oublier le fait que Catherine Thomsen avait un début de relation avec une autre femme – nous connaissons son existence mais nous n'avons pas réussi à la retrouver – et qu'elle avait caché ce secret à ses parents. L'hypothèse était donc que la fille avait informé son père de cette liaison et que, pris d'un accès de frénésie religieuse, celui-ci l'avait alors tuée. Mais cet argument demeurait assez vague, pour ne pas dire spéculatif, et nous ne parvenions pas à faire coïncider les différents éléments dont nous disposions. Selon une autre théorie, les études que la fille avait entreprises heurtaient les convictions religieuses des parents, les témoins de Jéhovah ne croyant pas aux bienfaits de l'éducation, mais cette explication s'avéra, elle aussi, fausse. Le deuxième point, qui consistait à penser que le meurtrier n'était pas le père, paraissait encore plus abstrait, mais pour des professionnels, vous admettrez que de tels arguments sont de poids. Carl Henning Thomsen réussit à affirmer son innocence. J'ignore la durée exacte de son audition, mais le nombre d'heures pendant lesquelles il a été interrogé est impressionnant, et pas

un seul instant il ne montra le moindre signe permettant d'indiquer qu'il avait tué sa fille, et ce en dépit de toutes les preuves solides qui étaient en notre possession. Mon chef de l'époque, Kasper Planck, pensa longtemps que nous avions mis la main sur le faux coupable, ce dont je réussis finalement à le détromper. Il pensait juste mais j'avais les bons arguments, et ce fut ma ligne qui l'emporta. Voilà la vérité. Ces derniers jours, j'ai peu à peu réalisé que j'allais devoir vivre avec ce poids pour le restant de mes jours.

Il fut surpris de réaliser qu'il avait prononcé les dernières phrases sans hésitation. Puis il devint nerveux, craignant de se prendre trop au sérieux, d'être un bouffon ridicule et égocentrique qui ne pouvait supporter de se tromper, qui pensait plus à ses propres souffrances qu'à celles des êtres qui avaient été victimes de ses faiblesses et de son incompétence.

— On fait une pause ? demanda Arne Pedersen.

Troublé, il regarda son collaborateur.

— Pardon, qu'est-ce que tu m'as demandé ?

— Si on pouvait faire une pause.

— Oui, dans un instant, j'ai presque terminé. L'inculpation de Carl Henning Thomsen pour le meurtre de sa fille fut la dernière scène de cette tragédie. Pendant le procès, il fut l'objet d'une crise nerveuse et dut être hospitalisé d'urgence au Rigshospital où, malgré une surveillance étroite, il parvint à mettre fin à ses jours en se jetant par la fenêtre du huitième étage. L'événement eut lieu en octobre 1998 puis le dossier fut classé. Deux ans plus tard, une mention complémentaire y fut ajoutée car on avait trouvé des appareils d'écoute avancés dans l'ancien appartement de Catherine Thomsen. On ignorait cependant si ça avait un lien avec son meurtre, mais ce point fut traité sans beaucoup de diligence. Y a-t-il des questions ou des commentaires ?

Son regard circulaire ne rencontra que des hochements de tête unanimes. Personne ne souhaitait poser de questions.

— Maintenant, on fait une pause. Ensuite, Arne Pedersen continuera la présentation.

Konrad Simonsen et Arne Pedersen se mirent à chuchoter sur un ton de complot.

— J'espère que ça ne pose pas de problème, la comtesse m'a dit que c'était possible.

— C'est parfait. Je peux tout à fait continuer, surtout maintenant que nous sommes entre nous.

— Je suis fatigué, et les événements des dernières semaines m'ont appris à écouter mon corps.

— Tu n'as pas à te justifier.

— N'ai-je pas eu l'air de me prendre trop au sérieux au moment où j'ai évoqué le père et mon rôle dans cette affaire ?

— Tu avais l'air très sincère… et si tu t'imagines être le seul à être touché, tu te trompes. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais nous aurions dû être dix-neuf, et nous ne sommes que seize. Trois de nos collègues, qui comme toi ont participé à l'enquête sur le meurtre de Stevns, ont dû rentrer chez eux, ils n'ont pas pu supporter une telle pression. Quant à Poul Troulsen, il est allé faire un tour ; lui non plus n'est pas en superforme.

— Le fait de devoir faire cet aveu m'a aidé, car c'était le premier obstacle. Je dois recommencer cet après-midi, mais je pense que je pourrai faire face. En revanche, je me sens épuisé comme un centenaire.

— Ce n'est pas surprenant. Ainsi en est-il pour nous tous.

— Oui, je sais. C'est bien que tu acceptes de prendre la relève. Je connais un canapé discret où je vais pouvoir aller me reposer pendant une heure ou deux.

Arne Pedersen sourit.

— Moi aussi, je sais où trouver ce doux canapé. Nombreux sont d'ailleurs ceux qui connaissent l'endroit, alors j'espère qu'il est libre. Tu voudras que je vienne te réveiller ?

— Ce n'est pas la peine, je te remercie. Je vais régler mon mobile. Je suppose que lorsque tu auras terminé la présentation de DYE 5, tu vas répartir le travail entre nos différents collaborateurs de telle sorte que tous les employés de la station figurant sur la liste que les Américains nous ont fournie puissent être interrogés.

— Oui.

— J'aimerais bien avoir un résumé quand ça sera fait. Tu devras également t'assurer que les visites au domicile des témoins sont effectuées par deux policiers, et veiller à ce que l'un des deux au moins soit *un* policier. Tu me comprends ?

— Absolument.